

Le concept d'inconscient selon Jean Laplanche¹

Francis Martens²

La prématurité du nouveau-né (sa «foétalisation», selon le biologiste Louis Bolk), la longue impotence du petit d'homme (son «*Hiffllosigkeit*», dont la paradoxale valeur adaptative est étrangement peu commentée par les darwiniens), servent de berceau à l'imprégnation culturelle et à l'implantation sexuelle. C'est le propre de l'œuvre de Jean Laplanche d'avoir dégagé des gravats et déployé dans ses conséquences le noyau dur de la découverte freudienne. La position anthropologique fondamentale est celle de l'enfant originairement «séduit»: exposé sans relâche aux effets excitants de l'inconscient sexuel refoulé de l'adulte, qui vient lester tous les messages, toutes les interactions. Incapable de s'esquiver, le petit d'homme ne peut se protéger que par une opération mentale – véritable interface entre biologique et psychologique – que Laplanche, à la suite de Freud, nomme «traduction». Le reste intraduit est refoulé et sert de source à la pulsion. Cette dernière, par définition, veut tout et tout de suite, alors que la culture, par nécessité, impose des médiations sans lesquelles la coopération – vitale pour le fragile prédateur humain – s'avère impossible. Il en résulte un inévitable «malaise dans la culture».

La remise en forme de Freud par Laplanche souligne la nature pré-génitale du *sexuel*, son souci d'érotiser la vie plutôt que de la transmettre, l'aspect inévitablement intrusif de la mise en place, ses relations foncièrement orageuses avec la culture, ses fonctions générales de liaison et de déliaison (pulsions sexuelles de vie et de mort), ainsi que son ébranlement «après-coup» (puberté) par le programme génésique blotti au cœur de l'espèce. Cet abord de l'anthropologie par le versant psychanalytique, offre un modèle rationnel d'élucidation d'une foule de phénomènes sinon dépourvus de sens. Qu'on pense aux violences sadiques perpétrées à la faveur de guerres ou de conflits par des citoyens ordinairement bien élevés, à la connotation lourdement sexuelle de nombre d'insultes et de la plupart des sous-entendus, sans oublier l'étrange identification des adultes occidentaux contemporains à des enfants victimes de pédophilie – au moment précis où la culture environnante contient moins l'expression publique de la sexualité. Qu'on s'interroge, d'un autre côté, sur le subtil rapport qu'entretient avec la séduction un phénomène

1 « Le concept d'inconscient selon Jean Laplanche ». *Psychiatrie Française*. Paris, vol. XXXVII, n° 3, 2006, pp. 131-135.

2 Psychologue, psychanalyste et anthropologue. Fondateur de l'Université des services de psychiatrie et de santé mentale de l'Université Catholique de Louvain (Belgique). Membre fondateur des Caps Freudiens et de l'Association des psychologues praticiens d'orientation psychanalytique (Belgique).

aussi fondamental et universellement répandu que l'effet placebo. Et qu'on n'hésite pas à s'étonner, parmi les mammifères, de la présence d'une espèce sexuellement excitable en tout temps, où les femelles sont dotées de seins indépendamment de toute grossesse et de toute lactation.

Entre refoulement individuel et répression collective, le modèle anthropologique psychanalytique implique qu'une société humaine ne soit pas compatible avec le libre déferlement des pulsions. En réalité, de ce point de vue, nous menons tous une triple vie: manifestation publique tempérée du sexuel dans la vie sociale, érotisation plus appuyée de la vie privée, travail permanent en sous-œuvre de l'inconscient sexuel refoulé. Éthique mise à part, on pourrait imaginer diverses mises à l'épreuve du modèle psychanalytique. Mais, outre sa cohérence interne, sa scientificité semble déjà assurée par son aptitude à donner un sens – rationnel et fonctionnel – à une myriade de phénomènes voués sans lui à l'incohérence. Cela dit, il est clair que la réfutabilité ne viendra pas du divan, encore moins du fauteuil. La théorie psychanalytique n'en reste pas moins virtuellement réfutable: qu'on puisse faire état d'une seule société capable de survivre sans mettre un frein à l'expression du sexuel pré-génital, et le modèle s'effondre.

Apostille

Quelques remarques traductives adressées à Jean Laplanche³

La «remise en forme de Freud» *via* la théorie de la séduction généralisée, sa réfutabilité virtuelle et le recentrement de la notion d'inconscient, permettent enfin de confronter un modèle psychanalytique stable aux autres disciplines, qu'elles appartiennent aux sciences humaines ou à celles de la nature. D'un côté, la notion de traduction (avec ses connotations étymologiques de traversée) semble une interface possible entre les approches neuroscientifique et métapsychologique. De l'autre, l'insistance sur la situation anthropologique fondamentale (un enfant vierge encore d'inconscient confronté à un adulte en proie au sien), permet de situer les enjeux cruciaux à un niveau plus fondamental que l'Œdipe: de même que l'acquis précède l'inné (convoqué à la puberté par l'horloge biologique), on peut dire ici que le sexué polarise le sexuel qui est logiquement en amont. Interviennent à ce niveau tant le codage génétique de la différence des sexes que sa prise en relais par la codification culturelle du genre. S'il est exclu de savoir quels messages compromis une mère allaitante envoie à son nourrisson, d'anciennes statistiques françaises signalent qu'une mère choisit plus volontiers d'allaiter un fils qu'une fille, que les garçons sont sevrés plus tard que les filles et bénéficient de tétées plus longues et plus fréquentes. Par ailleurs, s'il n'est pas facile de reconstruire, du point de vue du bénéficiaire, la façon dont

³ « Quelques remarques traductives adressées à Jean Laplanche », in « Le concept d'inconscient selon Jean Laplanche ». *Psychiatrie Française*. Paris, vol. XXXVII, n° 3, 2006, pp. 131-135.

intervient l'«aide à la traduction», il n'est pas difficile de constater que la culture offre une caisse de résonance assez différente au bambin que son institutrice n'ose plus mener aux toilettes (depuis l'«affaire Dutroux»), et au futur Louis XIII dont les nourrices s'amuse à flatter le guilléri jusqu'à le transforme en «pont levis» (journal d'Héroard, médecin du roi).

L'enrichissement du modèle de la séduction généralisée par l'adoption de la nouvelle topique proposée par Christophe Dejours (introduction de l'inconscient «amental» aux côtés de l'inconscient sexuel refoulé) éclaire à neuf la clinique des somatisations et des agirs impulsifs, et étend au fonctionnement psychique commun des mécanismes d'abord repérés grâce à leur inflation pathologique (clivage et déni). Elle est aussi l'occasion d'une mise au point sémantique par Jean Laplanche qui préfère l'appellation d'inconscient «enclavé»: *le terme «d'inconscient amental», écrit Jean Laplanche, (...) suppose que le refoulement-traduction est un processus de mentalisation que ne subit pas l'inconscient psychotique. Il suppose aussi que les messages de l'autre ne sont pas «mentaux», mais qu'ils doivent le devenir. J'ai du mal à faire mienne une opposition ou même une dialectique âme/corps, mens/soma.* Cette remarque infrapaginale n'est pas anodine. Elle amène à préciser que cette théorie claire et nette du réalisme de l'inconscient s'exprime néanmoins – et sans doute inévitablement – en termes métaphoriques, correspondant à des lieux fictifs bien qu'à des processus réels. Le mot «traduction» est lui-même métaphorique et implique un mouvement, un processus, une transformation. Le mot «topique» est une métaphore spatiale qui va bien de pair avec une enclave (et même avec un «purgatoire»). Au plan fonctionnel, l'un et l'autre cadrent bien avec le terme de «mentalisation». Peut-être faut-il les garder tous les deux? Peut-être encore pourrait-on décaler le regard en les traduisant en des termes familiers à la psychologie scientifique.

Les messages de l'autre sont évidemment mentaux et lestés par son inconscient – si l'on se met du point de vue de cet autre. Mais du point de vue de l'enfant, ne s'agit-il pas précisément du processus de mentalisation *in statu nascendi*? Le piège du mot «traduction», si l'on n'y prend garde, c'est qu'il incline à penser que l'enfant traduit dans sa langue à lui ce que l'autre lui envoie, alors qu'il s'agit de la construction même de cette langue – sous l'empire de l'autre, au travers d'un processus essentiellement individuel, mais avec l'assistance de la boîte à outils culturelle. D'un côté, un *message compromis* plus ou moins invasif émis par l'adulte. De l'autre, ce qui est tout d'abord *sent* comme simple *excitation* (stimulation imposée du dehors qui vient lester les *soins*, et qu'il est sans doute difficile de distinguer des stimulations internes accompagnant le *besoin*), pour acquérir progressivement le statut de *signal* et finalement s'intégrer dans un univers de *signes*. Dans cette perspective, le reste «intraduit» de l'opération n'est autre qu'une part de l'*ex-citant* initial, devenu en fin de parcours *in-citant* (excitant intériorisé), c'est-à-dire foyer pulsionnel. Il faut ajouter que ce n'est pas pour avoir échappé à l'intégration traductive que ce reste – véritable corps étranger interne – est non signifiant. On peut lui postuler quelque chose comme une forme: ainsi, les résidus non mentalisés d'excitation liée aux soins alimentaires, ne sont probablement pas configurés de la même façon que ceux ayant pour objets les sphincters.

On peut supposer qu'ils sont susceptibles d'entrer soudainement en résonance – en deçà de toute représentation – sous l'impulsion de formes similaires rencontrées dans l'environnement extérieur (voyez les agirs impulsifs régressifs d'enfants proches de «l'âge de raison» mais conviés à l'anniversaire d'un «petit»...).

La psychologie expérimentale, pour la convoquer un instant, s'est fortement intéressée à la sensation. Gustav Theodor Fechner (un contemporain de Freud, fondateur de la psychophysique) constate que «la sensation croît comme le logarithme de l'excitation». Mais au-delà d'un certain seuil d'intensité, toute sensation s'indifférencie dans la douleur. Un pas plus loin, certaines excitations – qui impliquent la capacité sensorielle de discrimination correspondante – peuvent devenir des «stimuli» entraînant automatiquement l'une ou l'autre réaction. On peut les appeler chacune «signal» (aussitôt perçu, par exemple, tel stimulus – qu'il soit conditionnel ou inconditionnel – déclenchera une réaction de salivation). Ainsi mon chien pavlovien, s'il est capable d'identifier la couleur rouge, pourra-t-il japper et frétiller à la seule vue d'une couleur associée à sa balle préférée. Un peu plus loin, s'il est un bon chien skinnerien, il pourra apprendre seul à la rapporter. Plus fort que ça, il deviendra même capable de s'arrêter au feu rouge! Mais, quelles que soient ses aptitudes perceptives – qui impliquent une certaine reconnaissance de la situation – et quelle que soit la qualité de l'enseignement dispensé, il y a peu de chances que le sémaphore lui fasse suffisamment «signe», pour qu'à la manière des Gardes Rouges il se demande s'il est opportun de s'arrêter au rouge, vu l'idée de progrès attachée à cette couleur. Un signal comme un signe peut entraîner une réaction, mais entre un signe et le comportement qui va suivre s'étend une scène imaginaire aussi vaste potentiellement que la culture intériorisée par celui qui a capté ce signe. Réflexif par définition, l'esprit individuel s'étend aussi loin que le réseau socio-culturel dont il émerge, note le philosophe George Herbert Mead (*Mind, Self and Society*, 1934). Mon chien n'est pas un petit-bourgeois. Selon toute apparence, sa conscience perceptive n'est pas assez réflexive pour qu'il puisse se représenter lui-même à la barre aux côtés du Grand Timonier... Pour lui, le feu reste un signal identique à lui-même en dépit de la Grande Révolution Culturelle.

L'aptitude à la mentalisation, à la représentation, à la réflexion, à la symbolisation, est une compétence virtuelle qui ne se développe probablement que sous l'empire de la nécessité. En un temps premier, l'enfant est stimulé par les messages de l'adulte sans pouvoir s'y soustraire. Il est envahi, en outre, par ses propres signaux biologiques sans pouvoir y parer. Par une sûre intuition, Freud souligne la dérégulation originelle – *Hiflosigkeit* – du nouveau-né. Laplanche insiste: «désaide», «insecours», traduit-il. L'enfant est incapable d'échapper tant à ce qui l'excite du dedans qu'à ce qui l'envahit du dehors. Longtemps, il n'a aucune prise directe sur le monde. Pour échapper à la saturation douloureuse, il faut lui supposer une compétence spécifique: celle de s'éloigner en lui-même dans un retrait qui permet de se représenter ce qui arrive plutôt que de subir l'«autre» de plein fouet. L'autre en effet, quelle que soit sa sollicitude, n'est pas de tout repos. Son mode est *intrusif* selon la théorie de la séduction originaire: il procède au mieux par

«implantation», au pire par «intromission». De la capacité autodéfensive à s'absenter en soi⁴ témoignent diverses réponses pathologiques connues, qui peuvent aller jusqu'à l'anesthésie totale en cas de grave automutilation. Dans une perspective psychanalytique, les aberrations les plus spectaculaires ne font souvent que souligner des modes de fonctionnement communs. Divers tableaux cliniques témoignent rétrospectivement, semble-t-il, de la violence originaire à laquelle est exposé tout enfant: ainsi, les mises en scène sado-masochistes peuvent-elles porter l'intrusion et l'excitation aux confins du supportable, sur un mode de prise en main qui mime quelquefois le *nursing*.

À partir de ce qui précède, il est possible de définir le processus originaire de traduction comme une traversée qui – à la faveur de la capacité de s'éloigner en soi faute de pouvoir s'éloigner tout court – fait muter le *signal* en *signe* – mais non sans laisser un reste d'excitation sensorielle. En ne cessant de clignoter énigmatiquement en moi, ce solde incarne la mutation d'un *ex-citant* en *in-citant*. La douleur qui m'envahit tout entier, autrement dit, peut se focaliser utilement autour de la représentation du docteur mais n'abolit pas pour autant la trace sensible de la piqûre. Dépourvue en elle-même de sens (pur signal douloureux) mais associée à une représentation significative (l'image du praticien), cette zone douloureuse peut s'inscrire métonymiquement dans un réseau virtuellement illimité de significations. Par contre, la cicatrice liée à une douleur fulgurante au point d'avoir aboli toute autre perception, ne pourra renvoyer qu'à cette douleur elle-même. En tant que trace, cette cicatrice a néanmoins une forme qui la rend accessible à quelque construction rétrospective du sens.

Apte à transformer le signal en signe, la *mentalisation* serait comme une interface entre les versants biologique et psychologique d'une même réalité – le *corps* – qu'il serait particulièrement malvenu d'opposer à l'*esprit*. En fait, les distinctions esprit/corps, psyché/soma⁵, ne sont opérationnelles que dans la fiction pragmatique de l'«organisme», introduite par la médecine expérimentale de Claude Bernard après avoir été gérée par «l'animal-machine» de Descartes. La traduction n'est pas, dans cette perspective, le passage d'un sens à un autre, mais une production individuelle de sens sous l'inesquivable aiguillon de l'autre. Sens, faut-il le noter, se décline ici dans tous les sens du mot: sensorialité, directivité, significativité. Dans la nouvelle topique, ce qui a échappé au processus traductif (par opposition à ce qui en constitue le reste actif et refoulé)

4 Les cosmogonies (mythes rendant compte de la naissance du monde) ne sont peut-être que des «psychogonies» implicites (des allégories imagées de la naissance du psychisme et de la pensée, racontées en forme de création du monde). Dans le récit biblique de la Genèse, *créer* équivaut à «séparer»: l'acte créateur de Dieu (exprimé par le verbe *bara*) est en réalité un acte de séparation-différentiation. La Genèse (ou mieux: *Bereshit*, c'est-à-dire «en tête», au commencement), nous convie au spectacle imagé de cette mise en forme. Mais certains sages ont eu l'audace de se demander ce qui avait bien pu se passer, à l'étape précédente, au sein de la perfection éternelle de Dieu en soi lui-même (*en-sof*), pour que cet acte fût possible? Ainsi, Isaac Luria (un des piliers de la mystique juive, 1534-1572) postule-t-il, au sein de la plénitude divine, un acte d'*autocontraction* – appelé «*tsimtsum*» – en un point de sa propre infinité, apte à laisser place à la suite de l'histoire – y compris, ajouteront certains kabbalistes, à l'émergence même du mal. Dieu, persiflait Voltaire, *a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, et l'homme le lui a bien rendu...*

5 Où est donc passé «germen»?

est dangereusement excitable et se voit *enclavé*, faute d'un meilleur système de protection. Je parlerais donc plus volontiers d'«inconscient amental» et «d'éléments enclavés». Éléments plutôt que *signifiants* car, n'appartenant à aucun système de signes et de représentations, ne s'inscrivant dans aucun agencement fantasmatique, ils sont susceptibles de réagir à tout moment – sans médiation ni mesure – aux signaux venus du dehors.

Réponse de Jean Laplanche à Francis Martens

Par son intitulé déjà, «Apostille», le texte envoyé par Francis Martens ne déroge pas à son habituelle vivacité d'esprit. C'est une sorte de «Post-it®»: Souviens-toi, Jean Laplanche, la question de l'«enclavé» ou de l'«amental», n'est pas résolue.

Je ne suis pas du tout opposé à laisser ouverte cette problématique. Pour moi, «enclavé» suppose l'idée que le message adulte subsiste «verbatim» à l'état de trace. Mais son texte, qui sera soumis à traduction, reste bien du «à traduire», déjà mentalisé par l'adulte émetteur. «Amental» suppose que ce sont plutôt des stimuli que des messages (même des scènes) qui sont inscrits et qu'il faut un temps de «mentalisation».

Celle-ci est-elle identique à la première tentative de traduction? Mais «mentaler» (du non mental, du pur factuel) n'est pas traduire.

Je reste sur mon exégèse de Freud, «des scènes sont enregistrées, qui ne seront comprises que plus tard». Enregistrées veut dire quoi: à la fois qu'elles sont inscrites (comme une bande vidéo), non comprises, mais prêtes à être revivifiées. Faut-il supposer, entre le temps de l'inscription et celui de la tentative de traduction, un temps de «mentalisation» intermédiaire? Et en quoi consisterait-il? Ne risquerait-on pas, à éloigner l'autre de son message, et le message de celui qui le reçoit, de revenir à une vue «ptoléméique», «par procuration», celle d'une instance chargée de donner sens à ce qui n'en a pas. L'idée, qu'on peut dire par exemple post-heideggerienne, d'une donation rétrospective de sens à ce qui n'en a pas, ne saurait reflorir ici: j'ai toujours travaillé à montrer qu'il n'y avait «resignification» ou mieux traduction, que de ce qui arrivait de l'autre avec du sens comme message (cf. *Problématiques VI*, «l'après-coup», Paris 2006).

J'ai été frappé récemment par l'idée de Leibovici: «L'objet est investi avant d'être perçu.» Quelle que soit notre distance théorique, je transposerais volontiers cette phrase en «aucun X ne peut être perçu, s'il ne fait partie d'un message». Ex: je tends un hochet à un bébé dans son berceau. Cet objet ne peut être que par rapport au contexte du message que je transmets.

Une perception pure, un stimulus pur sont des abstractions, du moins quand on parle de l'être

humain. Freud s'est trompé là-dessus avec son soi-disant modèle de l'arc réflexe: stimulus à un bout, action motrice à l'autre bout. En fait, dans le cadre de ce chapitre VII, où Freud expose en premier sa métapsychologie, il faut reprendre le schéma du départ, en substituant: «message» à «perception» et «traduction» à «motricité». Ceci bien sûr pour l'être humain, et peut-être pour quelques «homéothermes» bien doués.

Quelques bémols à tout ceci: la notion d'amental – si je comprends bien la réduction du message à un signal – ne serait-elle pas à ventiler selon les cas cliniques? «Amental», dirait-on du pédophile, du tueur ou du violeur en série. Je veux dire qu'eux-mêmes refusent l'idée d'une mentalisation associée à leur acte. Est-ce une raison pour les suivre et abonder dans leur sens, celui d'être a-humains, «prédateurs», «monstres»? A nous de les faire mentir!

Je ne souscris donc pas à abandonner la «traduction» pour la «mentalisation». La notion de mentalisation doit être clarifiée. Si je comprends les psychosomaticiens de l'École de Paris on pourrait en arriver à dire que la pensée opératoire, non «mentalisée», ne fait pas partie de l'appareil psychique... Tout ceci reste ouvert à de larges discussions, mais dans la clarté.

Un mot aussi sur le passage du signal au signe. Comment ne pas rappeler la féconde ambiguïté du terme freudien *Wahrnehmungszeichen*: la traduction hésitant pour *Zeichen* entre indice et signe (qui «fait signe»), «Indice (ou signal) de perception» devenant «signe de perception» apte donc à la traduction.

On pourrait peut-être figurer les choses ainsi, dans le modèle proposé: ce qui entre dans l'Ics enclavé, soit par implantation, soit par intromission, est un message (à des degrés variables) compromis par le sexuel. Il reste enclavé, au titre de «enregistré mais non compris» (Freud), un peu comme un message-chose, réduit au signifiant. Quand il est repris par le processus de traduction on peut bien dire qu'il est re-mentalisé. La traduction est une re-mentalisation, faisant par exemple passer le message «mentalisé» de Freud, à travers un stade purement signifiant, «désignifié», celui du texte allemand imprimé, à une rementalisation en français. Il y aurait donc signe (de l'émetteur)? signal (dans l'enclavé)? signe (dans le Pcs).

Je constate enfin avec plaisir que vous tenez bien à distinguer (comme Luchetti et moi-même) le retour du refoulé, et l'éruption à l'extérieur de l'inconscient amental ou enclavé. Et que vous attribuez principalement les «agirs impulsifs» venant de l'enclavé à des «formes similaires rencontrées dans l'environnement extérieur».